

Szilasi (Gabor)

Publié :

« Associations photographiques », *Spirale*, 104, mars 1991, p. 12

SEJOUR EN ITALIE, photographies de Gabor Szilasi, Galerie Séquence, Chicoutimi, novembre 1990.

Chaque image, malgré ses bords rectilignes et ses angles droits, est également composée de l'image qui précède et de l'image qui suit. Il y a une façon de regarder les images qui consiste à reconnaître les séquences auxquelles elles appartiennent, comme les mots dans une phrase, comme les phrases dans une histoire. Il s'agit de trouver une force dans l'image qui nous conduit à la suivante. Quelle suivante? Alors on peut s'inventer des séquences avec le détachement de qui regarderait non pas pour soi-même mais pour les autres : pour le seul plaisir de proposer un ordre de lecture.

Je me suis proposé de commencer avec une image particulièrement poétique : une fenêtre embuée, on distingue à peine le paysage sur lequel elle ouvre, mais un doigt, peut-être d'enfant, a esquissé les rondeurs de quelques collines dans la buée. On se dit alors que le monde est une buée sur laquelle se dessine des paysages. Ensuite une masse broussailleuse noire surplombe une maison blanche. Ensuite j'introduirais un élément narratif : cette image d'une procession funéraire dans le village — c'est un monde vapoureux et pourtant, ici, on vit et on meurt. Ici on est fidèle à la mémoire comme des chiens perdus. Malgré les tentatives de mouvement, on est figé devant la mort, chacun porte cette crainte immobile. Au plus souvent les hommes meurent d'abord. Les femmes se tordent les mains de désespoir, ou tout simplement tournent l'anneau au doigt, cette présence qui résiste, qui enserre et rassure, quand nos mains se tiennent compagnie. Le deuxième lit est vide, la chambre est devenue un espace immense qu'il faut ramener à des proportions humaines par des habitudes de propreté. Un peu de recul, une bastide dans la brume, nous donne le temps d'une réflexion sur nous-mêmes : il apparaît que la mort est universelle, n'est pas une curiosité que suscite les fleurs, les tombes, les attitudes des villageois italiens — quelque chose qui n'arrive qu'à ces gens là et qu'aurait capté le photographe Gabor Szilasi.

J'ai essayé d'abord des séquences très longues, comme si la richesse de chaque image était davantage mise en valeur dans une "phrase" plus ample. Dans cette grande fresque sur la mort en Italie, l'image de deux femmes sous les portraits de deux hommes fait apparaître comment les femmes gèrent la mémoire des hommes — comment elles apparaissent de ce fait immortelles, comment les hommes semblent par avance prisonniers, leur vie durant, des ces images

auxquelles s'accroche le souvenir : prisonniers du cadre rigide qui rehausse leur portrait, côtés rectilignes et angles droits.

Il y a aussi des séquences avec des jardins mystérieux, des ombres dans les sous-bois, des citadins qui lisent le journal comme nous ne voyons que nos pieds, etc. Quant aux images irréductibles, celles qu'on ne peut placer dans aucune séquence, elles pourraient être agencées deux par deux, ce qui a des effets parfois très heureux, lorsqu'elles annulent leurs aspects les plus faibles, rehaussent leurs points forts. Je combinerais ainsi la dame alanguie, qui cherche à tuer le temps avec ses magazines, et le monstre de pierre qui tient sa victime renversée par les jambes et veut l'écarteler. J'associerais aussi cette photographie où l'on ne voit qu'un tronc d'arbre sur fond de broussailles avec cette autre image d'une belle inconnue vue de dos, dans son manteau de fourrure : que sommes-nous sinon un frémissement dans les branches, non dénué de séduction animale. Mentionnons pour finir cette image d'un gardien de musée, entouré de tableaux, qui lit son journal. Serions-nous saturés par les images qui nous entourent? On revient à ces paysages, on retrouve un regard élargi par la quiétude de la nature. La brume qui monte des collines se confond avec la rêverie qui s'est substituée aux images comme une séquence illimitée.